

Du jardin à votre assiette. . . le jardin potager en milieu rural

Michèle Paradis

Volume 12, Number 1, 1990

L'alimentation
Foodways

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081662ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1081662ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)
1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, M. (1990). Du jardin à votre assiette. . . le jardin potager en milieu rural. *Ethnologies*, 12(1), 83–97. <https://doi.org/10.7202/1081662ar>

Du jardin à votre assiette. . .le jardin potager en milieu rural

Michèle PARADIS

INTRODUCTION

S'appuyant sur les études du spécialiste André Leroi-Gourhan, de nombreux chercheurs ont effectué des études sur les techniques de production, d'acquisition et de conservation des différents produits alimentaires. Par contre, le fait de savoir pourquoi on cultive ne semble pas les avoir préoccupés outre mesure.

La permanence du jardin potager au sein de l'environnement et des activités quotidiennes m'a incitée à m'intéresser à cette question de façon particulière. En situant mes enquêtes à partir de 1935, j'espérais plus facilement arriver à cette prise de conscience de la continuité d'un aspect de la réalité quotidienne de ces femmes en milieu rural.

L'existence de ce jardin potager sur la plupart des fermes québécoises incite à découvrir quelles en sont les incidences dans la vie domestique au cours de chaque cycle saisonnier et à s'interroger également sur la perception que ces gens ont de leur espace, de leur territoire et ce qu'ils en font.

Le fait de considérer non seulement ses aspects techniques mais son rôle dans la vie domestique oblige à une approche contemporaine, à savoir actuelle, plutôt qu'à une approche purement historique et descriptive. Toutefois, je dois noter que la présente recherche ne tient pas compte des jardins ouvriers, des jardins potagers urbains ou encore des jardins potagers communautaires, me limitant essentiellement aux jardins potagers en milieu rural afin de borner ce champ d'étude très vaste.

J'ai choisi de procéder à l'étude comparative de deux régions, homogènes par le seul fait qu'elles se situent en milieu rural mais différentes quant à leur contexte économique, social et culturel. Cet

aspect comparatif a pour but de faire ressortir les particularités propres au jardin potager pour chacune de ces régions. D'une part, Nicolet, située sur la rive sud du Saint-Laurent, possède comme grande ressource l'agriculture. Les terres s'étirent sans fin dans la plaine et elles font partie d'une zone, située le long du fleuve, où la conquête du sol de toute la région s'est d'abord faite. Qui plus est, "elle subit une influence régulatrice très importante du lac Saint-Pierre"¹ accordant à cette plaine une situation géo-physique et climatique exceptionnelle et favorisant, entr'autres choses, la culture de légumes sur une plus longue période au cours de l'année.

Par contre, Saint-Edouard, situé sur la rive nord du Saint-Laurent et formé des bouts de terres de Saint-Justin, Saint-Didace et Sainte-Ursule, ne possède aucune ressource importante si ce n'est la coupe du bois dans sa périphérie. Endroit montagneux, le sol n'est pas propice à la grande culture et les fermes laitières se retrouvent en nombre infime, morcelées à cause de cette situation au flanc des Laurentides. Esdras Minville précise que: "s'éloigner du Saint-Laurent, surtout pour se diriger vers le Nord. . .c'est se rendre dans les régions au climat excessif. . ."²

L'évolution du contexte socio-économique de la région de Nicolet est directement reliée au développement d'un réseau ferroviaire et d'un réseau routier favorisant ainsi une économie de marché sans cesse croissante au cours des années, contrairement à Saint-Edouard où une économie plus stagnante paraît vouloir se maintenir, compte tenu de sa situation géo-physique. Quant au contexte culturel, Nicolet, reconnue comme une forteresse de la culture, regroupe différentes maisons-mères d'enseignement qui au cours de leur histoire ont su transmettre leur haut savoir à une population qui a toujours eu, de ce fait, accès à l'éducation supérieure plus facilement qu'ailleurs. Ainsi peut-elle rivaliser avec la culture transmise dans des centres plus importants tels Montréal, Québec ou encore Trois-Rivières.

Par contre Saint-Edouard, relativement éloigné des grands centres et des grands réseaux routiers, a pour effet d'engendrer, sauf quelques exceptions, un certain repliement des gens; accessibles à tous, les influences culturelles urbaines sont néanmoins presque inexistantes et un certain conservatisme demeure apparent.

La période retenue pour mener mon enquête se situe entre les années 1935 et 1965, dernières de crise, années de guerre et années

1. Firmin Létourneau, *Le comté de Nicolet*, Montréal, Fides, 1946, p. 39.

2. Esdras Minville, "La colonisation," *L'Agriculture*, Fides, Montréal, 1943, p. 294.

de relance que l'on identifie comme "années de transition ou de remise en question"³ ou de période de régularité dans l'ordre établi. La communauté rurale semble relativement homogène, le Québec ne commençant à changer vraiment qu'à partir de 1960, début de la "Révolution tranquille" alors que "le milieu rural est devenu une société pluraliste et où la transformation culturelle s'est opérée créant une dépendance de ce milieu rural par rapport à la civilisation culturelle qui l'entoure."⁴ Toutefois, il faut préciser que Nicolet, à cause de sa situation géographique privilégiée, avait déjà subi le début de cette transformation culturelle et vivait au rythme de son développement industriel dès lors bien amorcé. Durant ces années, la famille rurale joue un rôle primordial d'unité de production et de consommation de base, d'autant plus que vers 1950, "ce revenu agricole était d'environ 1,890.00\$ par an."⁵

Que l'on soit à Nicolet, Saint-Edouard ou ailleurs, il faut tendre à l'autosuffisance afin de pouvoir améliorer sa qualité de vie et une des façons d'y arriver est sans aucun doute la production du jardin potager, complément indispensable de subsistance à la ferme, permettant également de domestiquer davantage les saisons, en particulier l'hiver.

La littérature québécoise, les illustrateurs, les manuels d'économie domestique nous ont appris que le jardin potager relevait de la compétence des femmes; mes premières observations ont permis de corroborer ce fait. Vingt informatrices ont été choisies parce qu'elles ont épousé un cultivateur, qu'elles ont toujours demeuré sur la ferme et qu'elles se sont mariées entre les années 1935-1965. Suite à l'élaboration d'un questionnaire, mes enquêtes sont donc faites auprès de ces dernières. Compte tenu du fait que la population rurale de Nicolet (environ 2000) est plus importante que celle de Saint-Edouard (environ 600), toutes proportions gardées, l'échantillonnage retenu est de quinze informatrices à Nicolet et de cinq à Saint-Edouard, correspondant ainsi, à peu de choses près, à la proportion 1/3 - 2/3.

POURQUOI FAIT-ON UN JARDIN?

Les raisons de faire un jardin en 1935 sont différentes des rai-

-
3. Jean Hamelin, *Histoire du Québec*, Montréal, Ed. France-Amérique, 1976, p. 453.
 4. Horace Miner, "Le changement dans la culture canadienne-française," *La Société canadienne-française*, Montréal, H.M.H., 1971, p. 80.
 5. Charles Hamelin, "Les répercussions sociales de l'industrie sur l'agriculture," *Agriculture et colonisation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 54

sons de faire un jardin dans les années 1960 ou plus récemment encore. Après la crise économique s'étirant jusqu'à la deuxième guerre mondiale, apparaît une certaine forme de relance qui atteindra son apogée au début des années 1960, s'ouvrant sur ce que l'on a appelé au Québec la "Révolution tranquille," période de véritable expansion économique et de bouleversements dans l'organisation sociale et culturelle. Cependant, un fait demeure à travers tous ces changements: la permanence de cette activité quotidienne routinière typique du milieu rural.

Les enquêtes menées auprès de mes informatrices ont permis d'en cerner trois principales: les raisons économique, culturelle et sociale qui se regroupent autour d'un temps de faire, celui de l'organisation complémentaire d'un travail à accomplir, d'un temps d'autosuffisance et de survie aboutissant sur un temps d'être, celui de l'évasion, de la détente et de l'échange.

La raison économique

A Nicolet, comme à Saint-Edouard, au cours des années 1935-1955, les raisons de faire un jardin sont les mêmes. On parle survie, de subsistance, d'autosuffisance. La raison économique s'avère donc primordiale.

Cette agriculture de subsistance est assurée par la famille dont le rôle est fondamental. "Elle forme l'unité de production/consommation de base et de ce fait détermine le volume de production."⁶ Esdras Minville précise que durant cette décennie des années 1940 "les trois facteurs de production (nature-capital-travail) sont donc mis en oeuvre par la famille et à peu près exclusivement par ses propres ressources."⁷

Selon M.A. McNaughton et ses collaborateurs dans une étude publiée en 1947, "la nourriture produite par les familles et consommée tout au cours de l'année représente 61% de la valeur de tous les biens et services fournis par la ferme."⁸ Cette étude faite dans la région de Nicolet confirme l'importance que l'on pouvait accorder à la présence du jardin devant contribuer à cette autosuffisance, ain-

-
6. Robert, Linteau, Durocher, *Histoire du Québec contemporain. De la confédération à la crise*, Montréal, Boréal Express, p. 124.
 7. Esdras Minville, *L'Agriculture*, "Etude sur notre milieu" sous la direction d'E.M., avec la collaboration de l'Institut agricole d'Oka, Montréal, Fides, 1943, pp. 555; voir p. 419.
 8. M.A. MacNaughton, J.M. Mann, M.B. Blackwood, *Farm family living in Nicolet county Québec 1947-1948*, Québec, M.A.Q., 1950, p. 5.

si que l'importance de son contenu améliorant la situation économique de la famille et par le fait même sa qualité de vie.

De plus, le discours veut qu'à cette époque, la ferme se suffisant le plus était le mieux à l'abri des dépressions et des problèmes économiques. Le jardin devient donc utilitaire et rentable. Par la préparation des différentes conserves et l'entreposage de légumes, il devient également le refuge contre les humeurs de la nature, contre les saisons. Il protège également contre les lendemains difficiles, il assure la continuité dans le temps quotidien par cette variété de produits qu'il offre.

Cette fonction utilitaire assurant la conservation et la stabilité est assumée essentiellement par les femmes sur qui pèse le poids de la quotidienneté, du lendemain, du changement des saisons dans une certaine continuité. La production, l'entretien, la récolte deviennent des activités intégrées au quotidien; ce coin de terre, partage d'un espace collectif d'un territoire, devient une garantie de sécurité, de survie.

Tout ce travail constant permet de dire qu'à la campagne on ne peut mourir de faim puisque le privilège en périodes difficiles demeure le travail continu avec cette terre. Les hivernements ne sont pas à craindre puisqu'on prévoit les réserves abondantes. Le froid est maintenant apprivoisé. Et lorsque le jardin offre un surplus, on peut le vendre. Pour ces femmes, les quelques sous ramassés serviront à acheter ce qu'il faut afin de confectionner des vêtements au cours de l'hiver.

Pour mes informatrices, le jardin et par ricochet les produits qu'il procure, permet une vie plus facile, l'adoucit en quelque sort. Pour la plupart, on parle d'amélioration de la qualité de vie puisque tous ces produits permettent de manger mieux et aussi parce que, durant l'été, le temps consacré aux travaux extérieurs s'accroît au même rythme que la longueur des jours.

Pour toutes ces informatrices, le jardin devenait donc une obligation et on ne le faisait pas par choix. "Si on n'avait pas fait de jardin, on aurait mangé des pois secs tout l'hiver" ajoute Madame Deschênes de Saint-Edouard. On fait donc un jardin pour faire des réserves et varier ses menus. Au cours de ces années 1935-1955, la plupart des caves ne sont pas chauffées et les quantités de légumes que l'on y entre l'automne, pommes de terre, carottes, navets et choux, sont importantes. La famille consommera ces légumes entreposés et mis en conserve. Ceux que l'on ne peut conserver, tels les laitues, les radis, disparaissent de l'alimentation; il faut attendre la prochaine saison d'été pour en manger à nouveau. L'informatrice Madame Leblanc pré-

cise que "les achats superflus n'étaient pas permis." Dans ces superflus, il faut entendre tout achat de légumes au cours de l'hiver. On mangeait donc ce que l'on produisait et ce que l'on entreposait.

Le jardin permet également de manger durant la belle saison des légumes frais à satiété. Le jardin devient donc sécurisant parce qu'il permet la diversité tout au cours de l'année et de ce fait contribue à adoucir le travail constant et ardu en offrant une variété de menus. Déjà au cours de ces années on invite à manger moins d'aliments organiques et plus d'aliments minéraux. Différentes publications gouvernementales diront que "cultiver son jardin devient une nécessité si on veut varier quelque peu son régime alimentaire et ses habitudes."⁹ Il fournit les produits les plus utiles et devient donc complément indispensable. La vie rurale reste marquée par sa dépendance des cycles de végétation; une bonne récolte devient synonyme de bon hiver et une mauvaise récolte devient synonyme de mauvais hiver. "Un bon jardin d'un bout à l'autre de l'année fournira tout ce qu'il faut aux repas quotidiens."¹⁰

Cette production végétale a donc comme résultat de maintenir à la ferme un coût de la vie relativement faible. Même en 1967, la Commission Royale d'enquête sur l'agriculture au Québec estimait que "les économies réalisées par les ruraux ne provenaient pas des prix de détail qui sont beaucoup plus faibles qu'en ville, mais surtout de la diminution de postes de leur budget, tel l'alimentation."¹¹ Une tradition semble se perpétuer et cette mentalité de ne pas dépenser pour rien est toujours présente. Que l'on se situe en 1940, en 1960 ou en 1980, il est toujours rentable de faire un jardin surtout à Saint-Edouard où l'absence de progrès en agriculture persiste. Cette lenteur est attribuable à une industrialisation insuffisante d'un "pays de frontières" et s'explique par sa situation géo-physique rendant difficile les grandes cultures à cause de ces terres situées en montagne, du sol rocailleux et d'une culture faite en parcelles sur des terres non-continues, c'est-à-dire morcelées.

Cependant, toutes les informatrices semblent unanimes à dire que depuis les années 70 il est quand même moins économique de

9. Le Collectif Clio, *L'Histoire des femmes du Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Coll. Quinze, 1982, p. 349.

10. L'abbé Léon Provencher, *Le verger, le potager et le parterre dans la province de Québec*, Québec, Imp. Darveau, 1874, p. 167.

11. *Commission Royale d'enquête sur l'agriculture au Québec*, Ministère de l'Agriculture, 1967, p. 39.

faire un jardin, surtout qu'au moment des récoltes, les épiceries regorgeant de produits frais à très bon marché.

La raison culturelle

Par leurs nombreuses activités et leurs faibles ressources, les femmes devaient procurer à leur famille le strict minimum qui commençait par une alimentation saine, en s'assurant des repas du lendemain, du mois suivant, de la saison nouvelle. Les femmes s'industrialisant, les revenus augmentent; le travail va en s'accroissant et dorénavant les informatrices de Nicolet ont la possibilité de procurer quelques fois aux leurs le superflu et davantage. Quant aux informatrices de Saint-Edouard, elles doivent faire face à une situation économique différente. En effet, devant compter sur les travaux saisonniers (agriculture - bois), elles demeurent plus vulnérables aux dépressions économiques. Par contre, bien que ces dernières fassent encore un jardin pour faire des réserves et que les chambres froides regorgent de produits multiples, on ne parle plus uniquement de survie. On parle également d'épanouissement, de détente, de loisirs. On se sent moins obligé de faire un jardin que dans les années 1940. On échange des pots remplis de marinades, de confitures, on échange des recettes, on ouvre les portes des chambres froides aux visiteuses; on compare, on est fière de ses réussites. La tradition d'un temps de faire demeure et un certain attachement à une économie familiale persiste toujours. A Nicolet, les jardins occupent encore la même superficie mais les rangs ont élargi; les rangs de fleurs côtoient les rangs de haricots et on fera des réserves seulement pour dépanner. D'ailleurs, depuis les années 1970 on fait un jardin selon la coutume, c'est-à-dire par habitude et par choix, puisque la sécurité du lendemain que procurait la production du jardin a disparu au profit de la sécurité produite par les producteurs spécialisés, les commerçants, les organismes, l'Etat; chaque informatrice possède maintenant un pouvoir d'achat. Les informatrices de Saint-Edouard persistent quand même à dire que si les récoltes sont bonnes l'on passera un bon hiver.

Les informatrices âgées de 65-75 ans font encore un jardin pour passer le temps, tout en travaillant à un rythme qui leur convient. La nostalgie du jardin et des réserves est grande et on ne peut imaginer éliminer cette activité qui fut si importante. Ces femmes demeurent très attachées à la terre puisque de tout temps c'est à une femme qu'incombait la charge de produire pour nourrir et voilà qu'elle semble vouloir disparaître. Cette terre, moyen de contrôle, identification d'un rôle économique sans contredit, appartenance à un groupe, devient tout d'un coup secondaire pour ces femmes. Pourtant, "elles étaient

considérées comme productrices et comme telle entretenaient un lien privilégié avec la terre.¹² Les rôles, les raisons de faire se modifient. En faisant un jardin pour passer le temps, elles diffusent une connaissance à la génération des petits-enfants; elle tentent également d'inculquer cet attachement à la terre.

Pour les informatrices plus jeunes, faire un jardin c'est aussi l'évasion de l'intérieur de la maison. En effet, intégré au quotidien de ces femmes, le jardinage devient le temps d'arrêt au cours de la journée. Une informatrice dira: "aller au jardin quand elle en ressentait le besoin." Même si l'évolution a également eu des effets sur l'organisation du travail avec l'apparition d'appareils ménagers de plus en plus sophistiqués, ces appareils exigent un plus grand entretien de la maison et les femmes ne travaillent pas moins pour autant. A titre d'exemple, mes informatrices parleront de laver tous les jours maintenant, contrairement à leurs mères qui consacraient la journée du lundi à la lessive. De plus, ce temps d'arrêt au cours de la journée, on le provoque pour prendre l'air, profiter des rayons du soleil, bref on se repose à l'extérieur tout en travaillant. Le jardin devient le temps d'être. Par contre, dans les années 1935-1955 et même après, le jardin était considéré comme le prolongement de l'intérieur puisqu'après une journée bien remplie, on s'y rendait y accomplir les tâches obligatoires du bêchage ou du sarclage. Il était donc une continuité du temps de faire à l'intérieur.

Madame C. Leblanc, institutrice de Nicolet, précise que "la culture devient culture." Madame L. Morin de Saint-Edouard ajoute que "Maintenant on fait le jardin parce que c'est la mode. Autrefois, un jardin ça devait être entretenu et ça devait produire; alors là on le trouvait beau parce qu'il devenait productif, rentable. Aujourd'hui, c'est la grande variété de légumes, en moins grande quantité qui se mêlent aux fleurs de toutes sortes qui fait que le jardin devient beau."

Si on fait un jardin, c'est également pour la nécessité d'un équilibre entre le temps de faire et le temps d'être tout au cours de l'organisation du quotidien; entre l'environnement naturel et le milieu artificiel. Temps d'être permettant le temps de vivre, temps de se reposer, temps de se divertir; c'est aussi "une sorte d'ouverture à de nouvelles modalités d'appartenance culturelle, une perméabilité relative à de nouvelles conceptions de l'espace, de la famille, du temps."¹³ Après avoir affronté, vaincu, apprivoisé la nature, main-

12. Claude Lévy-Leboyer, *Psychologie et environnement*, Paris, P.U.F., "Le psychologue," 1980, p. 147.

13. Gilles Pronovost, *Temps, culture et société*, Québec, P.U.Q., 1983, p. 181.

tenant on la redécouvre, on la courtise, on l'apprécie différemment; elle devient en quelque sorte objet de désir, complice de ce temps d'être. Donc, le jardin devient rupture du rythme imposé par la vie quotidienne. Le sociologue Henri Mendras dans son livre *Sociologie de la campagne française* note que: "les machines imposent leur rythme à l'homme qui dans le milieu naturel peut suivre le sien."¹⁴ Recherche d'un milieu naturel? Recherche d'un équilibre? Voilà que l'homme s'approprie la production et l'entretien de cet espace environnant précis réservé autrefois à la femme. Objet convoité, objet de désir, il devient détente, loisir: l'homme apparaît, en fait sien.

La raison sociale

Lien étroit entre l'évolution économique, le milieu social et la vie domestique, le jardin devient splendeur. En effet, l'évolution de la situation économique de ces femmes vivant en milieu rural leur permet le temps de dire, le temps de voir, le temps de visiter, le temps d'échanger pour mes informatrices, un beau jardin devient synonyme de propreté, de belle croissance, de grande production.

Propreté, croissance, production. Lorsque les femmes parlent de leur jardin, elles utilisent le même langage que celui utilisé lorsque l'on parle d'elles et que l'on définit leur rôle social.

Qui plus est, pour entretenir ce lien privilégié avec la terre, elles doivent être productrices, c'est-à-dire avoir des enfants. Tout comme la terre, la femme se doit d'être féconde, fertile, productrice, généreuse. Quel québécois, quelle québécoise n'a pas eu, ou simplement connu la grosse famille? Donc, tour à tour, la femme et le jardin deviennent naissance, vie, mort et se confondent en un accord parfait. "Les soins quotidiens de la femme" sont partagés entre sa famille et son jardin.

Un système d'interactions basé sur l'échange où le don est perçu très clairement lors de la planification, la production et la récolte du jardin. Ce réseau d'appartenance formé de femmes s'établit donc et engendre une relation de continuité avec le temps de faire et le temps d'être; moment de faire le jardin, aboutissant au moment de le montrer.

Les graines de légumes que l'on aura récupérées à la fin des récoltes sont échangées avec les soeurs, les amies, les voisines immédiates. Par la suite, les plants produits en trop sont donnés ou

14. Henri Mandras, *Sociologie de la campagne française*, Paris, P.U.F., Collection Quesais-je?, 1965, p. 14.

échangés au moment de la plantation. Et lorsque le jardin regorge de légumes de toutes sortes, la visite de Montréal est assurée de retourner en ville avec un panier bien garni. D'ailleurs, Madame Lemire de Nicolet précise qu'on "aimait bien préparer ces beaux paniers parce qu'on était fière de leur montrer qu'à la compagne on ne manquait de rien." "Plus tard, on veille à garder le surplus pour ses enfants partis s'établir au loin et qui nous rendent visite" de dire Madame Manseau. Le curé fait également partie du réseau et c'est avec beaucoup de joie qu'on lui offre ses plus beaux légumes. Une informatrice de Saint-Edouard, Madame Deschênes, affirme que sa mère échangeait des pommes de terre avec le voisin qui possédait un grand verger; quelquefois, le surplus est donné aux moins nantis demeurant au village. D'autres informatrices mentionnent que s'il y a surplus il est vendu aux villageois qui ne font pas de jardin, le revenu servant à acheter ce qu'il faut pour confectionner des vêtements.

Plus récemment, on échange des fleurs semées à l'intérieur en caissettes; on échange des boutures si bien que les plates-bandes, les allées, les rocailles revêtent, à peu de choses près, la même fière allure. Et lorsque le temps de faire des conserves arrive, on échange les quantités à mettre en conserve si elles ne sont pas suffisantes. Les informatrices de Saint-Edouard échangent volontiers des recettes, des pots de marinades, de confitures ou on en donne sans retour à la voisine pour le service rendu, à l'amie, à la soeur.

Et en faisant visiter son jardin, on est assuré, au départ, du beau coup d'oeil qu'il offre. On tente également d'améliorer sa performance par le conseil judicieux des femmes plus expertes. Une informatrice dira qu'elle aimait épater. Quand il s'annonçait de la visite, nous les filles on était condamnées à nettoyer le jardin parfaitement. On y passait la journée." Tout cet échange social permet donc aux femmes de développer leur identité sociale à travers cet espace qui leur appartient. Ce phénomène s'inscrit dans "la délimitation des domaines respectifs de l'homme et de la femme."¹⁵

Les influences alimentaires

Le goût du changement et l'apparition du nouveau produit s'intensifient dans les années 1960, surtout pour les femmes nouvellement mariées. Les aliments surgelés envahissent de plus en plus les comptoirs des magasins; de nouveaux produits apparaissent chaque

15. André Leroi Gourhan, *Le geste et la parole. Le mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, Coll. Sciences d'aujourd'hui, 1965, p. 152.

semaine; les supermarchés, par leurs annonces publicitaires à la radio, à la télévision, dans les journaux, rejoignent chaque famille; des livres de recettes inondent les kiosques, les librairies et rejoignent toutes les bourses; différents pays offrent des produits exotiques. Il n'y a plus de frontières. Qui plus est, ces informatrices ont la possibilité de se rendre toutes les semaines dans ces supermarchés. Par contre, les informatrices mariées entre 1940 et 1950 semblent plus conservatrices et il n'est pas rare que les maris de ces dernières fassent l'épicerie ou que l'on se satisfasse de commander par téléphone. Bref, les informatrices plus âgées iront faire l'épicerie à l'occasion tandis que les plus jeunes iront régulièrement.

Ces média d'information inviteront également à préparer une meilleure alimentation. On apprend que la viande, riche en protéines, peut être remplacée par des légumineuses. Les cours de cuisine rejoignent les femmes à domicile par le biais de la télévision. On apprend à éliminer le sucre et plus récemment, à diminuer les pâtes alimentaires.

Les informatrices plus âgées sont unanimes à dire "qu'autrefois on aimait, on appréciait davantage le rythme des saisons" ponctué par l'apparition d'un nouveau légume ou d'un nouveau fruit frais. "Les fraises ça se mange en été, le maïs en automne" disent-elles. "Aujourd'hui, on peut manger des fraises fraîches en hiver." Elles ne s'y habituent guère. Certaines avouent avoir des habitudes tenaces et si elles essaient un nouveau produit, elles reviennent vite à leurs vieilles habitudes, contrairement aux plus jeunes informatrices qui aiment les nouvelles expériences culinaires. Pour ces femmes, les goûts persistent donc malgré toute cette sollicitation. Avec ces nombreuses possibilités, pourquoi ferait-on encore un jardin aux grandeurs démesurées? La cueillette des fruits sauvages a pratiquement disparu, sauf pour les informatrices de Saint-Edouard. Elles cueillent ces petits fruits par goût et surtout parce que, compte tenu du type de sol, la cueillette y est particulièrement abondante.

Malgré la multitude des produits, les grandes épiceries tentent, d'une certaine façon, d'uniformiser les achats et de ce fait, d'uniformiser les habitudes alimentaires par les spéciaux de la semaine, par l'apparition soudaine d'un nouveau produit retrouvé sur tous les étalages en même temps et ce, quelque soit la région où l'on se trouve.

L'évolution des repas

“En tout temps et en tous lieux, le paysan est le premier assuré de manger à sa faim.”¹⁶ Comme il a été démontré, il existe un lien étroit entre l'évolution du milieu économique, du milieu social et la vie domestique. Il va de soi que la préparation des repas a connu également une évolution depuis le début des années 1940 et que les femmes ont dû s'ajuster.

En 1880, *l'Almanach du Peuple Beauchemin* vantait les mérites de la pomme de terre en ces termes:

Les pommes de terre. . . ont une valeur alimentaire plus importante, et, apportant peu d'albumine, remplacent très avantageusement le pain dans l'alimentation. . .¹⁷

Un relevé sommaire de la culture des légumes, en nombre de rangs et que l'on retrouve au tableau I, démontre très clairement le goût marqué pour la pomme de terre. Toutefois, ce relevé a été fait auprès des informatrices plus âgées, alors qu'elles étaient plus jeunes et que la maison était pleine d'enfants. Malgré leur importance, les tomates étant comptées par plants, ne font pas parties du présent relevé. Toutefois, nous pouvons calculer une moyenne de quarante plants par informatrice. Celles plus jeunes (entre 40 et 50 ans) attachent beaucoup moins d'importance à ce légume qu'est la pomme de terre et elle devient souvent même secondaire. Le même *Almanach*, mais en 1930, ajuste son discours: “La meilleure méthode de conserver sa santé serait de donner une place plus large aux légumes dans notre jardin.” Rappelons qu'à cette époque l'on faisait une distinction très nette entre les légumes et les pommes de terre. Par la suite, les cercles de Fermières entreprennent une propagande intense afin d'améliorer l'alimentation. La santé, disent-elles, “pousse l'individu à se dépenser pour sa famille et pour ses semblables.”

Toutes les informatrices plus âgées (55 ans et plus) reconnaissent volontiers que la viande a perdu de son importance au profit des légumes et ce depuis une dizaine d'années. La nourriture grasse semble avoir fait place à une nourriture plus équilibrée, tout en étant aussi riche en protéines. Les légumes ne sont plus accessoires à la viande et ils deviennent de plus en plus importants. Certaines diront même que maintenant la viande accompagne les légumes. Toutes les infor-

16. Henri Prat, *L'homme et le sol*, Coll. Géographie humaine, Paris, Gallimard, 1949, p. 145.

17. *Almanach du Peuple Beauchemin*, Montréal, 1880, p. 242.

matrices sont également unanimes à dire que les hommes ne sont pas particulièrement friands de légumes, préférant de loin manger de la viande; sans vraiment savoir que la haute teneur de protéines contenues dans cette viande développait l'énergie nécessaire à effectuer les gros travaux et surtout à lutter contre le froid.

Les seuls légumes qu'ils mangeaient étaient ceux que l'on retrouvait dans la soupe ainsi que les pommes de terre. "Ils voulaient manger plus soutenant et ils avaient l'impression que les légumes ne l'étaient pas assez," disent-elles. Pour certains, ajoutent-elles, ils allaient jusqu'à dire que "manger du jardinage était réservé aux femmes et aux enfants." Et comme l'on ignorait quelle était la valeur nutritive des légumes, les femmes n'insistaient pas outre mesure pour en faire manger régulièrement, surtout aux enfants. Maintenant dira Madame Manseau "on les force à goûter à tout."

L'arrivée des réfrigérateurs et plus tard des congélateurs vers les années 1950 aura contribué également en grande partie à modifier les habitudes alimentaires en permettant d'avoir de la viande, des légumes, des fruits à la portée de la main au cours des quatre saisons. Et grâce à ces nouvelles techniques, "la constitution des mets s'ajuste au régime de cueillette et de production."¹⁸ L'évolution technologique faisant apparaître de nouveaux appareils électriques a eu pour effet de développer de nouveaux goûts, de nouvelles habitudes: par exemple, Madame L. Morin de Saint-Edouard fera remarquer que l'apparition du grille-pain a fait disparaître l'habitude de manger des patates le matin, de même que l'apparition des céréales que l'on retrouve sur la table, et en grande quantité, aux petits déjeuners.

Depuis la fin des années 1940, les tomates semblent être le légume le plus important dans la préparation des repas parce qu'elles permettent une grande diversité de plats, même si on reconnaît tous qu'il s'agisse d'un fruit. Ces tomates se retrouvent donc surtout dans la préparation des soupes ou avec des pâtes alimentaires; elles se retrouvent également sur la table, que l'on mange telles quelles avec de la viande ou des oeufs. Plus tard, dans les années 60, apparaissent les sauces italiennes et les pizzas. Ces nouvelles habitudes sont surtout populaires auprès des informatrices plus jeunes.

Jean-Marie Gauvreau note qu'il appartient "à la maîtresse de maison de composer un repas suivant le milieu, les occupations jour-

18. S. Laurence Lamontagne, *L'Hiver dans la culture québécoise*, I.Q.R.C., Québec, 1983, p. 69.

naliers du père, l'âge des enfants."¹⁹ Donc elle doit s'ajuster constamment. Maintenant, les repas semblent se faire en fonction surtout d'une alimentation saine, équilibrée, tout en permettant la fantaisie et tout en maintenant l'économie et l'équilibre du budget établi. Suite à toute cette évolution technologique et à tous les changements engendrés, *l'Almanach du Peuple Beuchemin* consacré aux gens vivant en milieu rural, se socialise davantage au tournant des années 60 et atteint une clientèle plus large. Les supermarchés s'accaparent des pages importantes de ce périodique avec des pages publicitaires et des articles consacrés à la "nouvelle alimentation." Ils offrent des produits frais durant les quatre saisons, ils moussent le nouveau produit, ils font "votre jardin à longueur d'année." On veut également "bien vous servir, bien vous faire manger" parce que, dit-on, "on connaît not'monde."

A une histoire du pain quotidien succède une histoire du goût à connotations sociales, économiques et culturelles. Et que l'on soit sur la rive sud ou sur la rive nord, les besoins et les influences sont identiques de même que la possibilité d'achats qui, tout en étant différents pour chacune, sont de plus en plus grandes. Chaque semaine les femmes ont recours aux mêmes spéciaux et fréquentent les mêmes supermarchés.

CONCLUSION

Les raisons de faire un jardin changent au cours des ans mais que l'on se situe à Nicolet ou à Saint-Edouard, ce changement se fait à un rythme différent. Centré d'abord sur l'économie et sur l'autosuffisance, le jardin se socialise et devient culturel. Peu à peu il devient le refuge d'un temps d'être. Il devient symbole. Toutefois, à Saint-Edouard contrairement à Nicolet, la fonction d'économie demeure toujours présente mais s'adoucit par ce nouveau phénomène de culture. Les surfaces cultivées sont moins importantes et les façons de faire sont allégées par l'apparition de nouveaux appareils mécanisés.

De plus, cette évolution du temps d'être et du temps de faire se reflète sur les sensibilités alimentaires. L'importance que l'on accordait à la viande s'atténue, les légumes deviennent de plus en plus importants. Ils sont disponibles frais à longueur d'année et l'on peut en trouver dans tous les magasins d'alimentation.

19. Jean-Marie Gauvreau, "Foyer pittoresque," contribution à *la Renaissance campagnarde*, Montréal, Ed. Albert Levesque, 1935, p. 40.

L'évolution des raisons de faire connaît une rythmicité différente qui s'ajuste au développement industriel des fermes. En effet, Nicolet se développant plus tôt sur le plan de la technologie agricole, connaît un développement économique plus important que Saint-Edouard qui n'est pas sans avoir des incidences marquées sur l'organisation du temps de faire et du temps d'être des femmes de cette région. Le jardin se "culturalise" donc plus tôt à Nicolet qu'à Saint-Edouard, où le développement industriel des fermes tarde à venir.

Jouant au début un rôle essentiellement économique, le jardin permet une certaine autosuffisance, assure une protection contre les temps difficiles et aide à apprivoiser le temps de froidure. A la fin des années 1940, ce rôle persiste toujours et une enquête a démontré que la nourriture produite de cette façon et consommée au cours de l'année représentait 61% de la valeur de tous les biens acquis par la famille. En effet, en plus d'assurer en grande partie la nourriture du lendemain, il contribuait, par les revenus que l'on pouvait en tirer en vendant le surplus, à la fabrication de vêtements pour la famille.

Peu à peu, le discours s'ajuste aux nouvelles conditions de vie. On parle de diversité dans les menus, d'amélioration de la santé et de la qualité de vie. Les raisons de faire un jardin doivent aussi s'ajuster au rythme du développement industriel des fermes et, selon les régions, à des temps différents il devient détente, évasion, éducation; il devient symbole culturel d'un temps d'être. Et voilà que cette tâche pourtant importante qu'avait la femme de produire pour nourrir le groupe domestique, assurer la continuité tout au cours de l'année, est récupérée et sert à garder l'équilibre d'un milieu où le travail de la terre n'occupe plus la première place, permettant l'apparition de nouvelles conceptions de l'espace et du temps d'être. La sécurité du lendemain que procurait le travail, la production du jardin, a donc disparu au profit d'une autre sécurité produite par le développement économique, la spécialisation de différentes productions assurant le produit frais à longueur d'année et enfin, par une société structurée permettant de plus en plus de loisirs. Ce même jardin qui se voulait en continuité avec l'intérieur domestique se veut maintenant une brisure du quotidien, un temps d'arrêt, le temps de faire a donc fait place au temps d'être.

Musée des religions
Nicolet, Québec